

Les « autres » de Schreber

Si Dieu est le personnage principal de cette « construction prodigieuse » que Schreber nous relate dans ses *Mémoires*¹ ourdissant le complot contre Schreber qui l'amène à déroger lui-même à l'ordre de l'univers et à attenter à ses propres lois et attributs, les autres personnages qui peuplent le texte ont-ils un statut d'autres, et lequel ? Sans doute pour la plupart un statut d'autres imaginaires, déroulant toute une gamme allant du semblable au fantastique. Car la faillite de l'Autre n'invalide pas pour autant le déferlement de l'imaginaire. D'ailleurs cette faillite elle-même ne ferait-elle pas de Dieu un semblable de Schreber ? Un semblable, un autre imaginaire, jusqu'au « double spéculaire » de ce cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux (chapitre 7), « jusqu'à son tranchant mortel² », dit Lacan.

Ainsi, dans le chapitre 6, les images d'hommes bâclées à la 6-4-2, dépêchées au service des âmes, que Schreber voit devant lui, paraissent des gribouillis d'enfant mais sont parfois de petits Flechsig ; les petits hommes sont parfois des petits Schreber ou le plus souvent des âmes défuntées (suppôts de Cassiopée ou d'autres constellations, c'est-à-dire suspendus à celles-ci) ; les âmes examinées, satans ou diables, sont des âmes non encore purgées, selon la langue des nerfs³ : si l'autre est une image du moi du sujet, c'est dans cet imaginaire délirant une image bâclée, mal foutue, réduite, altérée. À prendre l'autre de cette façon, toute la série de ceux qu'il aperçoit dans ses voyages fantastiques, les gardiens, les petits Schreber ou les petits Flechsig, les infirmiers miraculeux qui mangent de la langue fumée, ne sont-ils pas aussi une pagaille d'autres imaginaires déglingués, déglingue d'une image d'un moi dégénéré ? Et la faune des scorpions, des chats aux yeux de braise ou des diables couleur carotte, ne sont-ils pas un déferlement d'imaginaire ? Schreber insiste : l'imaginaire n'est pas seulement mental mais corporel, pas seulement imaginaire mais réel : « Les

¹ Daniel-Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, Le champ freudien, Paris, 1975.

² J. Lacan « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Seuil, Le champ freudien, Paris, 1966, p. 568.

³ *Paul Schreber, op. cit.*, p. 29 [14].

personnes qui voudront bien voir dans cet exposé autre chose que les élucubrations malades d'une imagination chimérique, peuvent prendre la mesure de la cacophonie qui pouvait s'ensuivre dans ma tête⁴. » Et il précise : « Toutes les âmes s'adressaient dans ma tête en leur qualité de voix, chacune d'entre elles affectant d'ignorer la présence de toutes les autres⁵. » Tout ce monde d'âmes défuntes, surgissant comme des petits hommes se promenant sur son crâne, vient s'engloutir dans sa tête. Âmes d'étrangers ou de proches, elles s'adressent à lui en leur qualité de voix, en une véritable cacophonie.

Mais y a-t-il d'autres « autres » qui semblent avoir un statut différent, plutôt réel qu'imaginaire ? D'abord sa femme à qui il pense souvent. C'est pour elle qu'il écrit, c'est elle qui avait la photographie de Flechsig sur sa table de travail après la première hospitalisation de Schreber, par reconnaissance, disait-elle. Mi-février 1894, après un séjour chez son père, les visites de sa femme cessent, sur la demande de Schreber ou sur le conseil de Flechsig. La pension que touche sa femme nécessitait la signature de Schreber, et l'arrêt des visites a probablement été l'une des raisons de la mise sous tutelle, en novembre 1894 – demandée par sa femme et conseillée par Flechsig. Cela fait de sa femme une alliée de Flechsig dans un partenariat délirant. Car Flechsig, parmi tous ces « autres », a une place particulière. Il serait le premier instigateur du meurtre d'âmes, première infraction à l'ordre de l'univers. Schreber s'élève contre cette possibilité de se rendre maître de l'âme de son prochain⁶. « Depuis les tout premiers commencements de ma relation avec Dieu (mi-mars 1894), les voix qui me parlent dénoncent quotidiennement l'origine de la crise qui s'est déchaînée aux Royaumes divins en ceci que, logiquement, que ce soit d'un côté ou de l'autre, un meurtre d'âme a nécessairement dû être perpétré⁷. »

Ce partenariat délirant avec Flechsig connaît un moment de fléchissement (chapitre 8 et fin du chapitre 4), et peut-être Flechsig lui devient-il alors, l'espace d'un instant, l'instant de détourner ses yeux de ceux de Schreber, un semblable et non plus un partenaire. On est mi-mars 1894. Flechsig vient visiter Schreber et n'ose plus le regarder dans les

⁴ *Ibid.*, p. 57 [51]

⁵ *Ibid.*, p. 55 [51].

⁶ *Ibid.*, p. 35 [22].

⁷ *Ibid.*, p. 36 [23].

yeux ; Schreber lit alors dans son regard qu'il n'est pas curable et il s'effondre. Il est seul. Ce changement dans le regard de Flechsig annonce pour Schreber le temps de la figuration de fin du monde, de l'extinction de toutes les horloges, et l'annonce de sa mort lue dans le journal.

À tous ces autres-là, semblables défigurés, autres imaginaires, autres réels, Schreber ne s'adresse pas – sauf à sa femme. Ce sont eux qui s'adressent à lui, en cacophonie. C'est à partir du moment où Schreber commence ses *Mémoires*, moment où le processus délirant est arrivé à son terme et l'éviration acceptée, qu'il s'adresse à des lecteurs : nous voilà convoqués, nous voilà insérés en tant qu'« autres » dans le récit de Schreber. Des « autres » d'interlocution, voire d'argumentation. Après le départ de la clinique de Flechsig pour celle de Pierson (la cuisine du diable) et enfin l'internement à Sonnerstein chez Weber, Schreber commence à écrire. On est en 1900. « À l'origine de ce travail, je n'avais pas en tête de le publier. La pensée m'en vint seulement à mesure qu'il avançait⁸. » Il se peut que ce soit aussi en écrivant que la pensée lui soit venue de se servir de son texte pour obtenir sa libération. Il ne s'adresse désormais plus seulement aux lecteurs mais aux médecins et aux juges (ses collègues). La note de la page 118, et un certain nombre de remarques insérées dans le récit de Schreber, surtout son débat serré avec Kraepelin comme avec un égal, en témoignent : l'« autre », pas le spéculaire celui-là, est inclus dans l'acte même non seulement d'écrire mais de publier ses *Mémoires*.

C'est bien pourtant de Flechsig et des médecins que Schreber attend avant tout la possibilité d'être compris. Il sait, écrit-il, combien tout ce qu'il disait peut sembler fantastique, et il ne leur demande pas de croire à toute la réalité objective. Il écrit ce qui lui est arrivé et ajoute que l'explication, il la donnera plus loin. Le simple fait d'écrire et de publier ce qui lui est arrivé atteste de la véracité de ce qui lui est arrivé. D'ailleurs, pour obtenir la levée de son interdiction, il fournira aux juges le texte de ses *Mémoires* comme preuve de son intégrité, et attendra des autorités compétentes qu'ils vérifient sur son propre corps les transformations qu'il relate.

Et il argumente avec la science qui serait en grand tort de mettre dans le même sac tous les phénomènes dits hallucinations, c'est-à-dire sans réalité objective ; « Il est impensable dans mon cas qu'il s'agisse de simples hallucinations. » Si la psychiatrie « ne veut pas tomber dans le matérialisme, elle doit se trouver confrontée à des faits véritables qui ne se

⁸ *Ibid.*, p. 9 [III].

laissent pas expédier sous la rubrique hallucinations⁹. » Schreber maintient et démontre que la capacité de corriger le contenu conscient par la critique à l'aide du jugement et de la déduction subsiste en lui. Et il soutient qu'une « appréhension saine des choses » ne consiste pas à nier le surnaturel, et ne se laisse pas entraîner par les seules plates « idéations des lumières qui datent du XVII^e ».

Après le gribouillis de semblables, après les autres imaginaires qui apparaissent sous forme d'âmes, après le partenaire délirant qu'est Dieu ou Flechsig, le voici ferrailant avec des instances qui constituent un véritable « autre » argumentaire.

⁹ *Ibid.*, p. 78 [80].